

de la mort. Il fut guéri par un traitement Kneipp anticipé, que lui administra le docteur Oliva, de Québec, au grand scandale de tout le monde. Le plus épaté fut le *frater*, sorte de médecin populaire, qui, sans le vouloir, avait fait son possible pour tuer le malade. Il y a encore des *fraters*,... dirait Molière. Mais pour consoler le pauvre monde, le nombre des docteurs Olivas s'est accru considérablement. N'empêche que celui qui avait sauvé le jeune Gaspé ne l'eût pas fait exprès, au dire des habitants de Saint-Jean-Port-Joli. "Il fallait, répétaient-ils, que le petit maringouin eût l'âme chevillée au corps, et sept vies l'une au bout de l'autre." Revenu à la santé, le dit maringouin continua de se bien porter jusqu'à l'âge de



soixante-dix ans, qu'il reçut la visite de dame coqueluche, laquelle le maltraita tellement qu'il "aurait donné sa vie pour un chelin."

Mais sa fièvre putride lui causa bien des soucis: "Ma mère, écrit-il, qui croyait avoir mis au monde un petit prodige, s'apercevant ensuite de son erreur, pestait sans cesse contre la malencontreuse fièvre, ce qui après tout me chagrinait un peu; mais dans nos petites querelles avec une de mes jeunes cousines, elle manquait rarement de dire, d'un grand sérieux, tout enfant qu'elle était:

— Savez-vous que, sans sa malencontreuse fièvre putride mon cousin aurait eu de l'esprit ?"

Ce chapitre est presque entièrement gai et écrit avec beaucoup de verve et de finesse. On voit la manière de l'auteur et son style. Esprit et bonhomie dans les sujets amusants; un peu plus de raideur avec le sérieux.

\* \* \*

Chapitre deuxième.—Il y a ici quantité d'anecdotes. Je dirai un mot des principales.

Un soldat, nommé La Rose, pour avoir grièvement offensé le duc de Kent, venait de recevoir neuf cent quatre-vingt-dix-neuf coups de fouet, sans sourciller. "Se tournant vers le prince, il lui dit en se frappant le front du doigt: C'est du plomb, Monseigneur, et non du fouet, qu'il faut pour dompter un soldat français." A propos de quoi, M. de Gaspé blâme sévèrement la discipline cruelle et dégradante qui existait alors dans l'armée anglaise.

Après l'histoire du duc de Kent, celle du duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, qui dansa tout un bal au château Saint-Louis sans s'apercevoir que les invités se tenaient debout à cause de lui.